

# À LA QUÊTE DU BONHEUR GIDIEN DANS LES *NOUVELLES NOURRITURES* ET *LES* *NOURRITURES TERRESTRES*

**Diloman Isaac KONE**

*Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, (Côte d'Ivoire),  
dilomankone@yahoo.fr*

**Bakary TRAORE**

*Université Félix Houphouët BOIGNY, Abidjan, (Côte d'Ivoire)  
traorebakary29@yahoo.fr*

## Résumé

*La recherche du bonheur semble être le but ultime de tout homme sur terre. C'est pour répondre à cette question existentielle que certains auteurs à l'instar d'André Gide tentent d'en fournir des pistes de recherche. La problématique essentielle que révèle cette étude est la suivante : quelles sont les moyens d'acquisition du bonheur ? De quelle manière, à travers cette quête, transparait chez l'auteur une psychologie d'un égocentré ? À la lumière de la psychocritique de Charles Mauron, nous montrerons comment cette quête du bonheur est représentée chez André Gide à travers deux de ses œuvres : *Les nourritures terrestres* et *Les nouvelles nourritures**

**Mots clés :** *bonheur – André Gide – Charles Mauron – psychocritique – mythe personnel*

## Abstract

*The pursuit of happiness seems to be the ultimate goal of every man on earth. It is to answer this existential question that some authors like André Gide try to provide avenues for research. The essential problem revealed by this study is the following: what are the means of acquiring happiness? How through this quest does the author reveal a psychology of an egocentric? In the light of Charles Mauron's psychocriticism, we will show how this quest for happiness is represented in André Gide through two of his works, namely: *Les nouvelles nourritures* and *Les nourritures terrestres*.*

**Keywords :** *happiness – André Gide – Charles Mauron – psychocriticism – personal myth*

## Introduction

Publiés respectivement au début des années 1897 pour *Les nourritures terrestres* et en 1935 pour *Les nouvelles nourritures* ces deux œuvres font partie des plus célèbres du patrimoine littéraire d'André Gide. Qualifiées d'œuvres de maturité, elles constituent pour l'auteur un socle de réflexion sur les circonstances d'existence de l'Homme et de son but sur terre. Les

différents narrateurs des deux œuvres se posent la même et ultime question : pour quoi sommes-nous sur terre ? Ces œuvres sont le résultat des excursions que mène l'écrivain en terre africaine, dont il rend compte dans son livre *Paludes*, et où il fait le rapport de la découverte d'un peuple, d'une civilisation et d'une « morale parfois contraire et pourtant belle » (Gide, 1895, p.12). Dans cette prose poétique, Gide rend compte de cette nouvelle perception du bonheur qu'il acquiert à l'issue de son voyage. Il se rend compte que le bonheur est généralement l'apanage de tout peuple mais qu'il peut s'expérimenter de la façon la plus simple. André Gide sacre ces deux livres à l'enseignement dont l'intérêt ultime est donné dans la préface de *Les nourritures terrestres* en ces termes : « « Que mon livre t'enseigne à t'intéresser plus à toi qu'à lui-même, - puis à tout le reste plus qu'à toi. » Voici ce que déjà tu pouvais lire dans l'avant-propos et dans les dernières phrases des Nourritures. » (Gide, 1897, p.13). C'est en considérant le développement d'un amour de soi exposé dans ces deux œuvres que la critique a jugé l'auteur d'égocentré. Pourtant, Gide ne fait qu'assumer le désir profond caché dans les méandres du cœur humain – la quête du bonheur. Dans ces deux œuvres à la fois lyriques, ironiques, biographiques et narratives, Gide exprime le miroitement de son cœur (émotions, impressions et perceptions), ce qui, d'un point de vue stylistique, traduit une beauté poétique et un mélange de techniques narratives qui pousseraient à dire que l'œuvre est inclassable. Ces deux œuvres consacrent par la même occasion, la maturité de son auteur qui s'affranchit du réalisme d'André Walter en prônant une nouvelle doctrine, celle de la sensation personnelle. C'est pourquoi déclare-il « il ne suffit pas de lire que les sables des plages sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent... Toute connaissance que n'a pas précédée une sensation m'est inutile. » (Gide, 1897, p.32). Le sensationnel et l'esprit critique prend le pas sur le discours gidien. D'une œuvre à l'autre, d'une pensée apparemment admise l'auteur y imprime son esprit critique. Si *Les nourritures terrestres* et *Les nouvelles nourritures* ne sont pas considérées comme des œuvres de morale, elles n'en restent pas moins porteuses de l'idéologie de son auteur. C'est ainsi qu'il conseille à son narrataire : « Il faut Nathanaël, que tu brûles en toi tous les livres. » (Gide, 1897, p.30). Ainsi, ce qui nous intéresse dans l'étude de ces deux œuvres est comment la quête du bonheur s'imprime dans le discours gidien. La psychocritique de Charles Mauron nous conduira à travers le réseau obsédant qui coule dans le texte à travers les mots-schème de découvrir le mythe personnel de l'auteur. Notre travail permettra, dans un premier temps, de découvrir

les sources que propose l'auteur pour l'expérience du bonheur ; ensuite son discours sur le thème du bonheur et enfin une exposition de sa biographie permettra de confirmer le « mythe personnel » (Mauron, 1963, p.3) appréhendé à travers le discours gidien.

## **I. Les sources d'acquisition du bonheur gidien.**

Le narrateur montre les moyens qui agrémentent le bonheur de l'Homme. Cependant, il faut préciser que ce dernier ne rattache pas le bonheur à la possession de biens matériels, raison de plus, qui pousse à penser que le problème que rencontre l'auteur de l'œuvre est d'obédience psychologique et de l'ordre d'une disposition personnelle. Cette conception du bonheur est plus mystique. Elle part de la contemplation de la nature à la confrontation de soi.

### ***I-1-La naturophilie et le bonheur***

La nature ne cessera d'être le compagnon de l'homme. Sa contemplation est source d'inspiration chez les écrivains. À travers le discours gidien elle renvoie, avant tout, au milieu terrestre. La définition du dictionnaire lexicographique intitulé le *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales* (CNRTL) est en harmonie avec la vision gidienne de la nature lorsqu'il la définit comme le: « milieu terrestre particulier, défini par le relief, le sol, le climat, l'eau, la végétation. » Chez Gide, la contemplation de la nature conduit à une profonde méditation sur soi, qui livre un état de bonheur au contemplateur. De la contemplation objective, le sujet contemplateur débouche sur un état subjectif. Le vers suivant présente la nature dans sa candeur obnubilante :

Ivresse matinale ;  
Rayons naissants, pétales  
Tout poissés de liqueur...

Cède sans trop attendre  
Au conseil le plus tendre  
Et laisse l'avenir doucement t'envahir.

Voici que se fait si furtive  
La tiède caresse du jour  
Que l'âme la plus craintive  
S'abandonnerait à l'amour. (Gide, 1935, p.169-170)

Le jour naissant annonce l'espoir. Le réseau obsédant de mots « ivresse », « liqueur », « s'abandonnerait » (Gide, 1935, p.169-170) laisse entrevoir des schèmes de soif, de désir de liberté. L'écrivain est épris de l'émancipation et cherche à s'affirmer, à donner libre court aux joies ; ainsi le bonheur est donc possible. André Gide enseigne un art de vivre qui est l'émerveillement que procure la communion avec la nature. Le poète sait que la nature est la preuve que l'homme est fait pour vivre le bonheur. C'est comme si cet état d'être s'impose à lui : « Que l'homme est né pour le bonheur, / certes toute la nature l'enseigne » (Gide, 1935, p.170). En effet, la nature renaissante doit donner la force à l'homme, être pensant de naître comme un être revigoré de ses peines de chaque jour. C'est l'idéal profond de l'auteur qui cherche à renaître. Cependant, si l'écrivain vise la renaissance, c'est que sa situation précédente ne lui sied pas et qu'elle constitue pour celui-ci, une presque mort. À travers cette même contemplation, proche de l'ascétisme, l'on découvre la joie d'imposer sa marque sur la nature entière. Ce passage de la contemplation objective à la représentation rêvée de la nature renvoie à la transition, que propose Charles Mauron, de la conscience à l'inconscient : « La poésie, comme le rêve, constitue une voie de passage entre la conscience et l'inconscient. » (Mauron, 1963, p.3). En effet, la faune et la flore respirent la joie et le bonheur de vivre qui doivent contaminer l'homme, révélant sa personnalité inconsciente et lui donnent de se plonger dans une rêverie où l'âme se complaît dans la contemplation. C'est bien ce reflet qui transparait à travers la description de Gide quand il affirme : « chaque animal n'est qu'un paquet de joie. Tout aime d'être et tout être se réjouit. C'est de la joie que tu appelles fruit quand elle se fait succulence ; et, quand elle se fait chant, oiseau. » (Gide, 1935, p.171.) Le plaisir que donne la nature est sensoriel et mérite d'être expérimenté puisqu'il est fait pour le bonheur de l'homme. Lorsque l'on saisit le bien qu'il y a de contempler la nature, tout dévient beau et coloré. Nous partageons surtout ce bonheur sensoriel que l'on puise à travers la nature. En effet, si l'homme a des organes de sens, c'est assurément pour son bonheur. Alors que le monde moderne est captivé par la beauté artificielle, l'auteur *des nouvelles nourritures* réactualise ce thème de la contemplation de la nature. On s'attend au regard du titre à des nouvelles possibilités de vivre quelque chose de nouvelle. Ce qui est pourtant intéressant de constater, c'est que l'écrivain ne concentre pas la contemplation sur l'extérieur mais sur l'émotion ressentie. Le bonheur recherché n'échappe pas à l'œuvre

*Les nourritures terrestres* où cette quête est associée au désir profond de vivre au milieu de la douceur berçante de la nature :

*Je sais la source où j'irai rafraîchir mes paupières,  
Le bois sacré ; je connais le chemin,  
Les feuilles, la fraîcheur de cette clairière ;  
J'irai, le soir, quand tout saura s'y taire  
Et que déjà la caresse de l'air  
Nous inviterons plus au sommeil qu'à l'amour.* (Gide, 1897,  
p.134)

La présence de « métaphores obsédantes » (Mauron, 1963, p.34) renvoyant au bonheur à travers les mots : « rafraîchir », « la fraîcheur », « caresse », « sommeil », « amour » (Gide, 1897, p.134) permettent d'élargir l'intelligence du texte. Ce florilège de mots positifs conforte notre position sur le fait que le narrateur de ce texte est autocentré et qu'il ne cherche que son plaisir personnel. La nature est intimement liée au bien-être du narrateur du texte ; sa présence est presque omniprésente. La nature influence toujours par sa beauté ineffable et son écho n'échappe pas dans la création des artistes et des écrivains. Elle est une source inépuisable d'inspiration des créateurs c'est pourquoi ils en font sans cesse mention dans leurs œuvres. La nature est le lieu de rêve pour le poète. Le désir de posséder la nature est plus intense chez le narrateur que la possession elle-même car « une somme de bonheur est due, à chaque créature, selon que ses sens et son cœur en supportent » (Gide, 1935, p.179). La contemplation de la nature est propice au rêve et au désir du bien-être. L'acte de rêver le bonheur s'effectue comme s'il est vécu ce qui met un fort accent sur l'aspect psychologique du bonheur chez Gide. Les schèmes en lien avec la nature, le bonheur personnel, le plaisir sensoriel donnent la psychologie d'un être autocentré. N'est-ce pas ce qui pousse l'auteur à rechercher la sagesse afin de puiser en soi le bonheur ?

### ***I-2- l'acquisition de la sagesse comme source de bonheur***

La sagesse s'abreuve de réflexion chez A. Gide. La pensée de la finitude et la réflexion sur le devenir de l'homme poussent le poète à affiner sa quête du bonheur. Ce dernier assume son bonheur comme un droit. Ce fait nous conforte sur notre position qui consiste à déterminer chez l'écrivain de *Les nouvelles nourritures* un esprit égocentrique. Ces

phrases livrent la pensée de l'auteur sur son droit de poursuivre à tout prix son bonheur :

Eh quoi ! Pensais-je alors, si ton âme avec ton corps doit se dissoudre, réalise au plus tôt la joie. Si peut-être elle est immortelle, n'auras-tu pas l'éternité pour t'occuper à ce qui ne saurait intéresser tes sens ? ce beau pays que tu traverses, vas-tu le dédaigner, te refuser à ses blandices, à cause qu'elles te seront bientôt enlevées ? (A. Gide, 1935, p.177)

Voici des questions qui prennent en compte deux conceptions de la finitude de l'Homme. La première est de l'anéantissement de l'humain et la deuxième de son immortalité. L'auteur trouve dans ces deux conceptions une raison ultime de vivre le bonheur. Les deux situations imposent à l'homme de vivre un plaisir qu'il perdra. Chaque jour mérite d'être donc savouré avec plaisir. C'est une invitation à vivre l'instant présent et à laisser le futur s'inquiéter pour lui-même. Le narrateur semble sonder la profondeur des choses et se dispose à tracer son attitude. Sa réflexion lui donne une conception et produit chez lui un art de vivre : « mais j'ai compris à présent que, permanent à tout ce qui passe, Dieu n'habite pas l'objet, mais l'amour, et je sais à présent goûter la quiète éternité dans l'instant. » (Gide, 1935, p.178). L'amour de la chose aimée et non la chose elle-même. Désire et non possession est la parfaite manière selon le narrateur, de vivre le bonheur. La sagesse gidienne enseigne le bonheur par le sentiment et un renoncement au plaisir de la possession physique des choses dans lesquelles il faut trouver l'éternité :

Mais il s'agit de contempler Dieu du regard le plus clair possible et j'éprouve que chaque objet de cette terre, que je convoite, se fait opaque, par cela même que je la convoite, et que le monde entier perd aussitôt sa transparence, où que mon regard perd sa clarté de sorte que Dieu cesse d'être sensible à mon âme, et qu'abandonnant le créateur pour la créature mon âme cesse de vivre dans l'éternité et perd possession du royaume de Dieu. (Gide, 1935, p.190).

La contemplation de Dieu est pour le narrateur la chose la plus propice que son âme cherche indéfiniment à saisir. Ici, s'établit une lutte entre la conscience motivée par la raison et l'inconscient de ce dernier

qui est gouverné par ses pulsions. Le bonheur auquel aspire le narrateur n'est pas dénudé de sagesse mais il est criblé au tamis de la raison. Il retient enfin que le bonheur absolu est une chimère et que sa rareté implique qu'il soit poursuivi de toute force :

Il m'a depuis longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse. Et quand j'eus fais cette découverte, la plus importante sans doute qui se puisse faire durant cette vie, la joie devint pour moi non seulement (ce qu'elle était) un besoin naturel – mais bien encore une obligation morale. (Gide, 1935, p.195).

Le narrateur invite à une réflexion sur le droit de vivre heureux. Il fait la remarque de la présence « de telles immensités de misères, de détresse, de gêne et d'horreur » (Gide, 1935, p.194) rendant le vécu si fade qu'il faudra à tout prix lutter pour être heureux. Cependant les schèmes renvoyant à un désir fort de quête à travers les mots comme « obligation morale », « besoin naturel » (Gide, 1935, p.195) mettent en exergue le portrait d'un assoiffé de vivre. Le narrateur gidien aspire à une vie qualitativement vécue. Le bonheur enfin se trouve dans la sagesse qu'on puisse puiser dans la contemplation de la nature et non dans leur possession. Il faut donc questionner les choses, s'instruire sur la nature et en tirer le bonheur. C'est alors qu'il conseille : « L'appétit du savoir naît du doute. Cesse de croire et instruis-toi. L'on ne cherche jamais d'imposer qu'à défaut de preuves. Ne t'en laisse pas accroire. Ne te laisse pas imposer » (Gide, 1935, p.239) l'acquisition de la sagesse passe selon lui par une découverte personnelle et conduit au bonheur. L'esprit critique, cette faculté de tout mettre en doute doit faire son analyse et déterminer pour l'homme le bien-être. Il semble que le narrateur s'accroche à la nature pour justifier la rationalité de ce désir. Pour Gide, la nature est le reflet de Dieu et c'est cette idée qui est véhiculée à travers son narrateur :

Si donc j'appelle Dieu la nature, c'est pour plus de simplicité, et parce que cela irrite les théologiens. Car tu remarqueras que ceux-ci ferment les yeux sur la nature, ou, lorsqu'il advient qu'ils la contemplent, ils ne savent pas l'observer. Plutôt que de chercher à te laisser instruire par

les hommes, cherche ton enseignement près de Dieu.  
(Gide, 1935, p.244)

La nature est une institutrice de la sagesse. Gide reconnaît Dieu à travers la nature qui incarne son omniscience. Savoir donc écouter la nature, c'est écouter le divin lui-même. L'homme corrompu ne peut garantir un tel enseignement. Le narrateur invite à construire un enseignement basé sur l'expérience personnelle obtenue à travers la contemplation de la nature. Cette acquisition de la sagesse est proche de l'ascétisme et son lot de méditations. En clair, la sagesse que conseille Gide, est la quête personnelle du bonheur par le moyen de la candide nature.

## II. Une conception renouvelée du bonheur

Gide conçoit le bonheur comme un droit de vivre que chaque humain doit revendiquer. Ainsi l'on lira en filigrane toute une philosophie de la quête du plaisir. Dans cette partie, nous étudions les causes, qui justifient le bonheur, énumérées par le narrateur et montrons comment cette quête construit le mythe personnel de ce dernier.

### *II-1- Les buts motivateurs du bonheur humain*

Dans *Les nourritures terrestres*, Gide semble égocentré dans sa quête du bonheur. En effet, il le souhaite pour lui, le place au centre de ses recherches sur terre. Le bonheur est une idole ou plutôt un dieu pour l'écrivain et c'est ce qu'il conseille à Nathanaël : « Malheur à toi si tu dis que ton bonheur est mort parce que tu n'avais pas rêvé pareil à cela ton bonheur- et que tu ne l'admettes que conforme à tes principes et à tes vœux. » (Gide, 1927 p.41) Ainsi pour l'auteur il faut saisir le bonheur du moment présent, le vivre tel qu'il s'offre à l'homme. Le bonheur doit être une recherche sans fin pour l'homme sur terre. Selon Gide, c'est le leitmotiv de tout être humain de se lancer à la recherche de la satisfaction, du bien-être personnel :

Nourritures !  
Je m'attends à vous, nourritures !  
Satisfactions, je vous cherche ;  
Vous êtes belles comme les rires de l'été.  
Je sais que je n'ai pas un désir



Qui n'ait déjà sa réponse apprêtée.  
Chacune de mes faims attend sa récompense.  
Nourritures !  
Je m'attends à vous nourritures !  
Par tout l'espace je vous cherche,  
Satisfactions de tous mes désirs. (Gide, 1927 p.38)

En plus le bonheur est conçu par André Gide comme d'essence divine : « il y en a qui regardent les instants de bonheur comme données par Dieu-et les autres comme donnés par qui d'autre ? Nathanaël, ne distingue pas Dieu de ton bonheur. » (A. Gide, 1935 p.40). Cependant, l'auteur de *Les nourritures terrestres* ne tarde pas à nier cette conception du bonheur tant recherché comme une quête ultime dans *Les nouvelles nourritures*. Il justifie cette nouvelle prise de position à travers un élan de compassion pour un monde d'inégalités où règne la misère ; ainsi remarque-t-il qu' : « il y a sur terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur. » (Gide, 1897 p.195) L'auteur montre qu'il gagne en maturité dans cette œuvre, se rendant compte que son bonheur dépend de celui des autres. Cette relation intersubjective est intimement liée à la nature sociable de l'Homme, vu comme un animal social. Alors sous cet angle, le bonheur des uns passe nécessairement par celui des autres. De même le malheur des uns ne saurait être le lieu du bonheur des autres. En outre la rareté du bonheur est une raison que le narrateur évoque et qui devrait motiver sa quête :

Il m'a depuis longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse. Et quand j'eus fait cette découverte, la plus importante sans doute qui se puisse faire durant cette vie, la joie devint pour moi non seulement (ce qu'elle était) un besoin naturel – mais bien encore une obligation morale. Il me parut que le meilleur et plus sûr moyen de répandre autour de soi le bonheur était d'en donner soi-même, l'image, et je résolu d'être heureux. (Gide, 1927 p.38)

Le rare est considéré comme ayant de la valeur c'est pourquoi sa rareté impose qu'elle soit poursuivie de toute force. Aussi, ériger le bonheur comme une obligation morale constitue en soi une raison de

cette quête. L'expérience de la joie doit nécessairement passer par un ensemble de réalisations personnelles. Les narratifs que nous lisons nous montrent un héros qui est couronné à la suite de difficiles périples. Donc nous sommes habitués à l'idée de percevoir la joie comme le résultat d'une réalisation personnelle d'où sa rareté. Cependant la route du succès est jonchée par des découragements multiples et des tristesses. En plus, l'une des raisons selon le narrateur qui doit pousser une personne à chercher de manière urgente le bonheur est la brièveté de la vie. Son rappel à l'âme du narrateur motive en lui une sorte d'urgence :

Eh quoi ! Pensaï-je alors, si ton âme avec ton corps doit se dissoudre, réalise au plus tôt la joie. Si peut-être elle est immortelle, n'auras-tu pas l'éternité pour t'occuper à ce qui ne saurait intéresser tes sens ? ce beau pays que tu traverses, vas-tu le dédaigner, te refuser à ses blandices, à cause qu'elles te seront bientôt enlevées ? Plus précipitée est ta fuite, plus subite soit ton étreinte ! (Gide, 1927 p.177)

L'aspect de l'éphémère et de la brièveté de la vie ne laisse pas l'écrivain dans le désespoir. Pour lui, c'est cette raison, bien au contraire, qui devrait être le leitmotiv de toute quête du bonheur. La mort influence les hommes à des grandes actions au regard de l'idée de finitude qu'elle inspire. Ainsi, Gide pense que la connaissance du fait que l'homme est étranger sur la terre et qu'il n'est pas éternel doivent l'emmenner à apprécier chaque moment de bonheur qui s'offre à lui. Par ailleurs, une raison supplémentaire de la quête du bonheur est la connaissance de soi qu'elle procure ; ainsi conseille-t-il :

Ce n'est pas seulement le monde qu'il s'agit de changer ; mais l'homme. D'où surgira-t-il, cet homme neuf ? Non du dehors. Camarade, sache le découvrir en toi-même, et, comme du minerai l'on extrait un pur métal sans scories, exige-le de toi, cet homme attendu. Obtiens-le de toi. Ose devenir qui tu es. Ne te tiens pas quitte à ton compte. Il y a d'admirables possibilités dans chaque être. (Gide, 1927 p.235)

Le narrateur croit en l'homme en ses capacités intrinsèques. Il faut donc puiser en soi son bonheur. Savoir que chaque être humain est spécial, doit conduire à trouver en soi-même son bonheur. Ce bonheur est fortifié par une simple acceptation de soi, de ses potentialités. La

conscience de la richesse intérieure et son exploitation est une source ineffable du bonheur.

## ***II-2- Du mythe personnel gidien : le bonheur à tout prix***

Le bonheur est une religion dans *Les nouvelles nourritures*, son narrateur veut prendre des moments intenses de bonheur, il souhaite éprouver, sentir par opposé au raisonnement<sup>1</sup>. Il ne franchit pas les bornes mais décide de les réévaluer et même de les mettre en doute. Dans la posture d'un philosophe, il discute les idées qu'on croirait admises par tous. C'est l'exemple de la raison cartésienne qu'il met en doute : « je pense, donc je suis... il y aura plus de vérité dans : je sens, donc je suis ». (Gide, 1935, p.199). Partant de ce constat, le subjectif dominerait l'homme plus que la raison. En effet, les inventions les plus imposantes, les créations technologiques, les armes de destructions massives sont conçues pour le Moi de l'homme, pour ses envies et son bonheur qui est subjectif. Le narrateur cherche même dans la religion les raisons de la quête du bonheur :

J'admiraïs, je n'ai pas fini d'admirer, dans l'Évangile un effort surhumain vers la joie. Le premier mot qui nous est rapporté du Christ, c'est « heureux... » Son premier miracle, la métamorphose de l'eau en vin. (Le vrai chrétien est celui que suffit à enivrer l'eau pure. C'est en lui-même que se répète le miracle de Cana. (Gide, 1935, p.195)

En faisant une approche avec cette idée de l'Évangile, le narrateur montre le besoin primordial du bonheur. Il l'érige en une religion et le place au centre de l'enseignement du Christ. La joie manque selon Gide, elle est rare dans un monde de misères et de damnation d'où la nécessité de poursuivre sa quête. En plus, nous pouvons remarquer chez le narrateur le réseau obsédant de mots renvoyant au plaisir tels que la joie ; la fête, l'enivrement, la convoitise... la raison de vivre se lit à chaque phrase du texte. L'homme semble pour le narrateur gidien être né pour le bonheur, sinon à quoi servirait-il de vivre ? Si l'homme est l'être de raison par excellence et que par ce moyen la nature lui est soumise, elle l'est pour son bonheur et pour son plaisir. Il paraît par conséquent

---

<sup>1</sup> Dans son livre *Guide du responsable jeunesse*, à la page 49, Michel Castagno montre cette attitude spécifique des jeunes à s'incliner à la culture du sentir, éprouver et goûter. Cette même tendance se perçoit chez Gide à travers ses narrateurs dans les deux œuvres *Les nourritures terrestres* et *Les nouvelles nourritures*. La notion de l'enfant qui est le père de l'homme de Jean Grave ou de l'enfance qui rattrape toujours l'homme âgé est une vérité chez Gide.

inconcevable que l'homme ne réclame pas son droit au bonheur. À quoi sert toute cette fatigue sous le soleil si l'on n'en jouit pas des récompenses ? Les sens dont dispose l'homme lui servent sans conteste de sentir leur présence étant fonction de la caractéristique de l'homme il en revient donc que celui-ci est conditionné à la quête du bonheur car la passion guide ses pas tel que l'auteur le narrateur gidien le pense :

Chaque action parfaite s'accompagne de volupté. À cela tu connais que tu devais la faire. Je n'aime point ceux qui se font un mérite d'avoir péniblement œuvré. Car si c'était pénible, ils auraient mieux fait de faire autre chose. La joie que l'on y trouve est signe de l'appropriation du travail et la sincérité de mon plaisir, Nathanaël, m'est le plus important des guides. (Gide, 1897, pp. »38-39)

Le travail est une forme idéale de la quête du bonheur par la passion qu'elle inspire et il montre toute cette facette de l'organisation de l'homme, sa planification et ses efforts d'affinement conjugués à la recherche du bonheur. La quête du bonheur ou même sa projection est la source de toutes les passions dont les grandes réalisations dépendent. Lorsque le bonheur pressant guide son quêteur, tout devient agréable à aimer. L'auteur se trouvant au fait d'une telle expérience affirme : « Ne plus attendre ! Ne plus attendre ! Ô route encombrée ! Je passe outre. Le rayon m'a fait signe ; mon désir m'est le plus sûr des guides et je suis amoureux de tout, ce matin. » (Gide, 1935, p.180) Le désir de bonheur est chez Gide le préalable de tout amour car en cherchant son bonheur on apprend à aimer et ainsi « chaque animal n'est qu'un paquet de joie... que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne. C'est l'effort vers la volupté qui fait germer la plante, emplit de miel la ruche, et le cœur humain de bonté.» (Gide, 1935, p.170-171). Le but que vise le narrateur gidien à travers la contemplation de la nature est le bonheur qui a pour résultat la joie et le plaisir. Il faut donc vivre le bonheur à outrance car le temps dont dispose l'homme est court et le temps passé ne se peut rattraper :

Oh ! tout ce que nous n'avons point fait et que pourtant nous aurions pu faire... penseront-ils, sur le point de quitter la vie. – Tout ce que nous aurions dû faire et que pourtant nous n'avons point fait ! par soucis des considérants, par

temporisation, par paresse, et pour s'être trop dit : « Bah ! nous aurons toujours le temps. » Pour n'avoir pas saisi le chaque jour irremplaçable, l'irretrouvable chaque instant. Pour avoir remis à plus tard la décision, l'effort, l'étreinte... L'heure qui passe est bien passée. Oh ! toi qui viendras, penseront-ils, sois plus habile : saisi l'instant ! (Gide, 1935, p.225)

Le regret est pour celui qui remet à demain son plaisir c'est pour cela que le narrateur conseille le bonheur ici et maintenant. La brièveté du temps et le fait qu'il « mange la vie » (Baudelaire, 1857, p.54) évoque l'anthropomorphisme du temps. Chez Gide, au lieu que l'idée de la mort plonge l'homme dans le désespoir et l'abandon de la quête de son bonheur il est au contraire le stimulant qui rend cette quête urgente. Le travail est en quelque sorte la voie royale conduisant au bonheur. Cette conception épouse la vision épicurienne du bonheur. En clair ce dernier invite l'humain à jouir à outrance le bonheur car la vie est courte. C'est en effet, cette idéologie que ce dernier cherche à faire passer – que l'homme ne doit pas attendre de réaliser son bonheur puisque cela constitue un droit pour lui.

### **III. Présentation de l'auteur et de son œuvre**

Dans cette dernière partie de notre étude, il s'agit de découvrir l'auteur de *Les nouvelles nourritures* et son œuvre. Comme le stipule l'étude psychocritique, la biographie vient en dernière position et permet de confirmer le mythe personnel de l'auteur. Au regard des prises de position d'A. Gide, il importe de savoir quelle est l'éducation reçue par ce dernier, quelle est l'influence de cette éducation sur lui et son œuvre, déterminant ainsi « la psychologie inconsciente » (C. Mauron, 1963, p.53) et pourquoi ce dernier s'en détourne. En dernière position, nous verrons ce qui fait la particularité de cette œuvre.

#### **1. De l'auteur : choix entre éducation reçue et celle de la société**

André Paul Guillaume Gide est un écrivain né le 22 novembre 1869 à Paris de père Paul Gide, professeur de droit à Paris et de mère Juliette Gide. Il reçoit dès sa tendre jeunesse une éducation rigide d'un père et d'une mère convertis au protestantisme chrétien. Il connaîtra une

« scolarité discontinue » (Schneck, 2015, p.94) à l'École Alsacienne qu'il intègre en 1877 à cause de ses méchantes habitudes de masturbation. La mort de son père survenue pendant qu'il avait 11 ans crée un choc émotionnel chez le jeune Gide. Sa mère, présentée comme une éducatrice rigoriste continue l'encadrement intellectuel et moral de son fils. Très malade, André Gide connaît de multiples arrêts de cours qui influenceront négativement sa scolarité. Le secret de l'adultère de sa mère dévoilée par sa cousine pousse le jeune André Gide à remettre en cause la morale reçue par le truchement de l'éducation parentale. Entre 1885 et 1888, il vit une période intense d'expérience religieuse qualifiée par lui d'« état séraphique » (Gide, 1926, p.8). Il lit beaucoup la Bible et les auteurs grecs et pratique l'ascétisme avec ses nombreuses privations et une vie marquée par le jeûne et la méditation. Influencé par les nombreuses correspondances avec sa cousine qui présente une moralité pure, il se réconcilie avec son éducation d'antan. Pour rattraper son retard scolaire, il est placé dans un établissement d'enseignement protestant - l'institution Keller, ouverte rue de Chevreuse en 1834. En 1887, intégrant l'école alsacienne, il fait la rencontre de Pierre Louÿs, avec lequel il s'engage dans une relation amicale passionnée. Suivront les rencontres avec Maurice Barres, Stéphane Mallarmé et Paul Valéry après l'obtention du Baccalauréat. Sa cousine, ainsi que son ami Pierre Louÿs le traiteront d'égo-centré. Pire, sa cousine refuse de l'épouser ce qui le plonge dans un tournant dépressif. Il quitte André Walter et sa conception de la vie ascétique. Il pense fermement « que l'homme est né pour le bonheur » (A. Gide, 1935, p.170) et cette recherche du bonheur deviendra enfin son leitmotiv. Contrairement au puritanisme qu'il a toujours adulé, il s'ouvre à des nouvelles expériences. Sa relation avec sa mère se détériore. La rencontre avec Paul Laurens lui donnera de voyager en Tunisie, en Algérie et en Italie. Durant ces voyages, il pratique une vie peu recommandable avec l'expérience des relations homosexuelles avec son ami. Il retourne en France en 1895 pour assister aux funérailles de sa mère. Situation qui le rapproche à nouveau de sa cousine Madeleine Rondeaux, avec qui il se mariera 5 mois après la mort sa mère, la même année. En 1897 il achève d'écrire l'œuvre *Les nourritures terrestres*, qui connaît un fort grand accueil auprès du public mais aussi une vive critique de certains qui fustigent son individualisme et sa joie indécente. Ce n'est qu'en 1916 que sa femme apprend le comportement pédophile de son mari dans une lettre adressée à son mari par Michel Larivière. Cette vie conjugale de façade est reprise par l'historienne Anne-Claude

Ambroise-Rendu dans son livre *Histoire de la pédophilie*. Elle affiche sans conteste l'attitude pédophile de Gide et de Montherlant qu'elle qualifie « d'amateur de jeunes chairs » (Ambroise-Rendu, 2014, 113). Ces œuvres comme *L'Immoraliste* (1902), *Les caves du Vatican* (1914), *La symphonie pastorale* (1919) traitent de la problématique du conflit entre morale religieuse et les sentiments. L'écrivain tente dans ces œuvres de se libérer des carcans de son éducation. Il cherche à expérimenter ses propres passions. Dans une œuvre tardivement éditée *Corydon* (1924) il exprime publiquement sa tendance homosexuelle et son désir affiché de bousculer les tabous. Il tenta de se convertir au catholicisme qu'il finira par rejeter en choisissant une religion personnelle à cause du dogmatisme du catholicisme. En 1918, Madeleine se détache de lui pendant qu'il fait ses voyages en Angleterre avec le Jeune Marc Allegret, âgé alors de 16 ans, dont il tombe amoureux. C'est avec lui qu'il fera son voyage au Congo qui l'inspire à écrire l'œuvre *Voyage au Congo*. Il découvre comment le gouvernement colonial extorque et appauvrit les indigènes. Il se ligue contre cette injustice en la dénonçant dans son œuvre. Ce tournant marque sa séparation définitive d'avec le christianisme. Il meurt le 19 février 1951 à 81 ans des suites d'une congestion pulmonaire. L'ensemble de son œuvre est mis en index par le Vatican en 1952. Les choix de vie de l'auteur influencent son œuvre et sa recherche constante du bonheur. En tenant compte des soubresauts de sa vie, l'on constate un auteur qui se libère de l'enclos de son éducation et ose braver l'interdit. Il se lance à la recherche de son propre bonheur qui se donne les ailes de sa nouvelle religion.

## 2. Une œuvre de maturité

*Les nouvelles nourritures* et *Les nourritures terrestres* sont des proses poétiques publiées par André Gide respectivement en 1935, et 1897 aux éditions Gallimard. Elles mettent en relief le bonheur que le poète cueille au travers de la contemplation de la nature, de la vie en général. Comme une adresse à son lecteur, dès l'entame de l'œuvre, *Les nouvelles nourritures* A. Gide affirme : « c'est pour toi que j'écris ces pages ; car tu ne t'étonnes peut-être pas assez de vivre ; tu n'admires pas comme il faudrait ce miracle étourdissant qu'est ta vie » (A. Gide, 1935, p.169) Le narrateur invite le lecteur à la sensibilité. C'est bien pour ces raisons que dans le livre précédent : *les nourritures terrestres*, il conseille au narrataire – Nathanaël de « brûler les livres » (A. Gide, 1897, p.31) comme un livre

de moral, dans les *Nouvelles nourritures*, André Gide encourage le lecteur à se découvrir soi-même. Dans ces deux œuvres, il y a un « réseau obsédant » (C. Mauron, 1964, p. 141) d'expression de la liberté. Longtemps enchaîné dans les liens de l'éducation protestantiste, le narrateur veut expérimenter la liberté hors des enclos des leçons reçues. C'est alors que se livre le récit d'une transition de rôle. L'écrivain de *Les nouvelles nourritures*, au soir de sa vie conseille son interlocuteur de bien jouer son rôle de bon vivant :

« j'ai vécu ; maintenant c'est ton tour. C'est en toi désormais que se prolongera ma jeunesse. Je te passe pouvoir. Si je te sens me succéder, j'accepterai mieux de mourir. Je reporte sur toi mon espoir. De te sentir vaillant me permet de quitter sans regrets la vie. Prends ma joie ait ton bonheur d'augmenter celui de tous. Travaille et lutte et n'accepte de mal rien de ce que tu pourrais changer. » (Gide, 1935, p.245).

L'auteur semble avoir épuré les plaisirs et retenu ce qui importe. C'est au siège de ses années d'expériences qu'il trouve utile de laisser un héritage, le mieux qu'il soit à son successeur. Ce livre peut être considéré comme un manuel de moral. Son auteur propose les multiples façons dont dispose un homme pour garantir son bonheur, qui est « l'invariant qui structure les textes » (Dongo, 2013, p.77) de Gide et les gouverne. La liberté et la découverte semblent être les seuls moyens chez Gide d'expérimenter le bonheur comme le témoignent ses nombreux carnets de voyages. Cette œuvre porte une coloration didactique qui s'imprime presque dans toutes les pages. Il tente d'éveiller chez son interlocuteur la soif effrénée du bonheur le conviant à chercher la vérité et la réalité des choses par lui-même :

Camarade, n'accepte pas la vie telle que te la proposent les hommes. Ne cesse point de te persuader qu'elle pourrait être plus belle, la vie ; la tienne et celle des autres hommes ; non point une autre, future qui nous consolera de celle-ci et qui nous aiderait à accepter sa misère. N'accepte pas. (Gide, 1935, p.246)



Ce dernier discours de l'auteur, loin d'être celui de la révolte, est une invitation à l'usage de l'esprit critique personnel. Le narrateur a confiance en l'expérience personnelle. Remarquons qu'à ce stade de son argumentaire, l'auteur ne nomme plus son interlocuteur, mais le désigne par l'appellation « camarade ». L'auteur pense avoir donné le nécessaire des instructions à ce jeune homme qui a grandi en maturité, prêt à affronter la vie, à remplacer son conseiller. Le bonheur est pour l'auteur un don de Dieu et son interlocuteur ne devra pas s'abstenir d'en profiter. Il est intéressant de sonder l'onomastique du non Nathanaël qui en langue hébraïque signifie don de Dieu. Ce choix n'est donc pas fortuit car sa signification incarne la position de Gide sur le bonheur. Le nom Nathanaël trouve un écho d'espoir chez l'auteur, et il invite son interlocuteur à incarner son nom : « ô toi pour qui j'écris- que j'appelais autrefois d'un nom qui me paraît aujourd'hui plaintif : Nathanaël, que j'appelle aujourd'hui : camarade- n'admets plus rien de plaintif dans ton cœur » (Gide, 1935, p.245). L'auteur écrit une œuvre d'achèvement, dans laquelle l'on voit le narrateur et son interlocuteur représenté par le nominatif Nathanaël. Cependant nous assistons à un monologue dans lequel, le narrateur voit la croissance de son interlocuteur jusqu'à son âge adulte. Nathanaël est maintenant prêt à assumer sa place d'homme. Si l'impatience est une preuve d'immaturité, le poète mature conseille au narrataire la patience : « Nathanaël, que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi ; mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as. » (Gide, 1897 p.29) ; si le désir attire vers l'extérieur, la disposition à la patience arrive à dompter ce sentiment en laissant le sujet à s'attendre à soi-même. Alors, l'on perçoit dans tous les propos de Gide qu'il ne trouve pas la solution hors de lui-même. C'est vraiment l'image d'un introverti.

## **Conclusion**

La présente étude nous a permis de découvrir la nature comme une bibliothèque vivante. En effet, la nature développe sa science depuis des milliards d'années. Toujours belle et innovante elle est la plus grande créatrice du bonheur. Dans ces deux œuvres, l'auteur concentre le bonheur sur la nature et la connaissance de soi, l'amour de soi. D'un point de discours à un autre se profile l'image d'un homme introverti qui découvre dans son for intérieur les possibilités du bonheur. Le réseau

obsédant de mots renvoie à la caricature d'un être autocentré par sa quête constante d'un bonheur qu'il veut pour soi. Il cherche à faire sa propre expérience et se révolte contre toute instruction à part celle de la nature et la connaissance de soi. En plus en confrontant le discours de l'auteur à sa biographie, les mêmes correspondances du révolté, de celui qui se détourne de son éducation et du quêteur de bonheur apparaissent. C'est bien cette soif de découverte personnelle qui motive les nombreux voyages d'André Gide. Son importante production littéraire d'une grande économie intellectuelle donne raison à la qualité de l'instruction que donne la nature, même si l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la société influence toujours le sujet. La problématique de l'éducation en lien avec le bonheur demeure un sujet important que l'auteur aborde. Gide tente de montrer que l'important n'est pas l'influence que l'éducation de la société peut jouer sur l'individu mais sa réponse à celle-ci.

### Références bibliographiques

**Gide André** (1935), *Les nouvelles nourritures*, Paris, Gallimard.

**Gide André** (1897), *Les nourritures terrestres*, Paris, éditions Gallimard.

**Gide André** (1926), *Si le grain ne meurt*, Paris, livre de poche.

**Ambroise-Rendu Anne-Claude** (2014), *Histoire de la pédophilie, XIXe-XXIe siècle*, Paris, Fayard.

**Baudelaire Charles** (1857), *Les fleurs du mal*, Alençon.

**Mauron Charles** (1963), *des métaphores obsédantes au mythe personnel, introduction à la psychocritique*, José Corti, Paris.

**Mauron Charles** (1964), *Psychocritique du genre comique*, José Corti, Paris.

**Colombe Schneck** (2015), *Ecole Alsacienne, les liens du rang*, éditions GQ. Dictionnaire du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), (2012) Paris, Nancy cedex.

**Adamou DONGO** (2013), « Territorialisation et déterritorialisation chez Édouard Glissant : vers un autre lieu ou la quête de la liberté », *in Revue du centre de recherche et d'études en littérature*, Abidjan, EN-QUÊTE.